Bretagne 14-18

Association de recherches et d'études sur la vie des Bretons dans la Grande Guerre.

Juin 2023 **Bulletin N° 105**

ISSN : 1240-5396



Rapatriées, gare d'Évian, 1917 – Fonds privé

Sommaire

Page 2 : Le champ de mort de Saint-Pierremont.
Page 3 : Une journée ordinaire sur le front à l'ouest de Reims.
Page 8 : Des initiatives pédagogiques exemplaires.
Page 10 : Au fort de Vaux, 1-7 juin 1916.
Page 11 : L'agonie du fort de Vaux vécue par le caporal mitrailleur George Ch.
Page 14 : Auguste Bouchard, colombophile au fort de Vaux.
Page 15 : À la recherche de Marianna. Une micro-histoire d'internement.
Page 17 : Des familles douloureusement endeuillées.
Page 20 : Bibliographie.

La photo de couverture nous a été adressée par notre ami Jean-Paul Herbert qui l'avait découverte en illustration d'un article mis en ligne. Il s'agit de la contribution de Nicolas Charles, professeur agrégé et alors doctorant à l'université Paris 1. Cet article est intitulé « "Les Boches du Nord" : ces femmes françaises exilées et leur image en France entre 1914 et 1918 » Revue *ILCEA* (Université Grenoble-Alpes), N° 34, 1919. Mis en ligne le 15 janvier 1919 (http://journals.openedition.org/ilcea/5764). Nous publions cette belle photo avec l'accord de M. Nicolas Charles ce dont nous le remercions.



Eugène Pic est un jeune et brillant étudiant en droit, né à Lyon le 18 septembre 1895. Engagé volontaire dès le 21 août 1914, il monte au front après une formation militaire de quelques jours. Il a rejoint les rangs du 75e R.I. de Romans, régiment qu'il ne quittera plus et où il reviendra toujours après avoir été évacué trois fois pour blessures. D'abord en Champagne le 25 septembre 1915, puis en mars 1916, près du fort de Douaumont, enfin, en août 1916, encore à Verdun. Nommé rapidement caporal (octobre 1914) puis sergent (janvier 1915), il est élevé au grade de sous-lieutenant en juin 1916. Pendant le reflux stratégique allemand de mars 1917, le sous-lieutenant Eugène Pic est mortellement blessé d'un éclat d'obus à Clastres dans l'Aisne, le 23 mars 1917.

Eugène Pic figure dans l'*Anthologie des écrivains morts à la guerre* (volume 3, Amiens, Edgar Malfère, 1925, pp. 587-593, présentation de René Hoffherr). Ses deux œuvres se rapportent à la guerre. *Dans la tranchée*, fut publié avant son décès, en 1917, à la Librairie Académique Perrin. *Figures et choses du front* fut publié par ses proches, en 1918, donc après sa mort (Librairie du Recueil Sirey). Les deux ouvrages ont été couronnés par l'Académie Française (prix Sobrier-Arnould). Jean Norton-Cru est modérément critique vis-à-vis de ces témoignages. *Dans la Tranchée* trouve cependant relativement grâce à ses yeux. Il lui reconnaît un talent littéraire mais qui, cependant, « peut nuire à la sincérité ».Le second ouvrage apparaît au censeur plus confus et plus arrangé. Eugène Pic, dans le 1er volume, décrit de nombreux paysages de guerre, lugubres, dont celui de Saint-Pierremont, en Lorraine

Le nom d'Eugène Pic est gravé au Panthéon

Le champ de mort de Saint-Pierremont

Une plaine immense ! Des morts ! Des croix !

C'est là, dans cette plaine de Rambervilliers où viennent mourir les vieilles roches vosgiennes, que l'avance s'est arrêtée.

Des jours et des jours on a lutté et les champs paisibles, qui virent les charrues, ne sont plus aujourd'hui qu'un immense charnier, où achève de pourrir l'héroïsme d'une armée.

Quelques objets qui semblent étranges, paradoxaux, attestent qu'il y eut là des paysans et une vie agricole intense. Ça et là, des outils aratoires, charrues, herses, défoncés par les balles ou les obus ; partout des sillons fraîchement tracés. L'ouragan a arrêté le travail, et les sillons ouverts pour recevoir la vie ne renferment plus que des morts.

Partout les taches rouges et bleues des corps de soldats, les taches noires des dolmans d'officiers. La bataille s'est livrée, furieuse. Des rangées sont fauchées en ligne de tirailleurs, le chef de section devant, les serre-files à deux pas en arrière, comme à la manœuvre ; une mitrailleuse a passé là.

Chaque aspérité de terrain est un tombeau. Les fossés de la route sont pleins de corps. Et je me souviens toujours de ce caporal, à genoux derrière un gros arbre de la grand-route : il a été

surpris là par une balle en plein front, et tel il est resté. Et quand nous avons repassé des jours après, il était toujours là dans la position du tireur à genou, sentinelle vigilante par-delà la mort. Plus loin, ce sont les boches ; ils ne font pas tache, eux, ils font masse. Des formations denses, fauchées par le tir précis de nos 75 ou les salves de nos tirailleurs, semblent de loin comme un tertre verdâtre.

Quelques estafettes, seules, se détachent de ces amas humains. Et je ressens encore l'impression d'horreur qui nous saisit tous devant un grand uhlan, complètement nu, auquel une sauvagerie atroce n'avait laissé que le casque pour tout vêtement. Il était allongé, noir déjà, dans un marais, à l'entrée de Saint-Pierremont, et je ne sais si la mort l'avait réellement étiré ou si nos yeux las de ces scènes de carnage divaguaient, mais il nous parut immense, infini, et pour ceux qui l'ont vu, le grand uhlan de Saint-Pierremont reste comme une figure impossible de cauchemar …

… Un petit pont, et c'est le village. Des poutres, qui se calcinent, des tas de torchis effondrés, des coins de murs troués ; ce n'est plus, lui aussi, qu'un blessé qui agonise.

Des habitants y vivent encore. Ils y étaient restés pendant le passage maudit. Et dans leurs yeux, troubles maintenant, on lit comme l'horreur des promiscuités odieuses, des scènes de brutalité ou de débauche dont ils furent les victimes ou les témoins. Et le long contact des morts, pour lesquels ils creusent continuellement de ces grandes fosses anonymes, où dorment en paix, comme dans une Internationale suprême, ceux qui s'entretuaient hier, ces travaux lugubres leur donnent une gravité douloureuse ; j'ai idée que, de longtemps, ces gens-là ne sauront plus rire.

On avance et la vision continue.

Les morts toujours. Des mulets, des chevaux éventrés, les pattes en l'air, rigides, on dirait des bêtes en baudruche, ensemble horrible et grotesque.

Des tas de ferraille au bord de la route : mitrailleuses avariées, pièces de canon détériorées, débris d'obus, douilles, outils, fusils, tout cela sali de boue, cassé, rouillé ; des cadavres encore, toujours.

Alors se précise la vision d'épouvante, plus horrifique que tous les rêves d'un Edgar Poë.

Au premier plan, la grande route défoncée par la pluie, par le passage des pièces et des colonnes.

Sur cette route, des hommes, ce qui fut le printemps de la France, marchant, courbés comme des vieux, sales sous leurs uniformes terreux, déchirés, raidis par les ondées. Des kilomètres et des kilomètres dans les jambes, talonnés continuellement par l'appréhension de l'ennemi, ils marchent mécaniquement, en bêtes qui s'affolent à chaque arrêt de la colonne. La queue est encore loin, presqu'au sortir des Vosges. La tête entre à Saint-Pierremont, qui n'est plus, lui aussi qu'un amas de matériaux épuisés, écrasés.

Autour de cette route, la plaine, le champ de bataille semé de morts qui s'étend infini, jusqu'aux collines douces et molles de Lorraine, fermé derrière nous par la barre sombre des Vosges et face à nous, à l'ouest, par une lueur rouge : Gerbéviller et Riville-aux-Chênes, qui flambent. Qu'on s'imagine enfin les croassements des corbeaux, saouls de se gaver des morts et par-dessus tout, cette odeur intolérable, odieuse, de pourriture humaine, d'abattoir de races, et alors on comprendra que ceux qui sont entrés enfants dans ce champ d'épouvante en soient sortis des hommes.

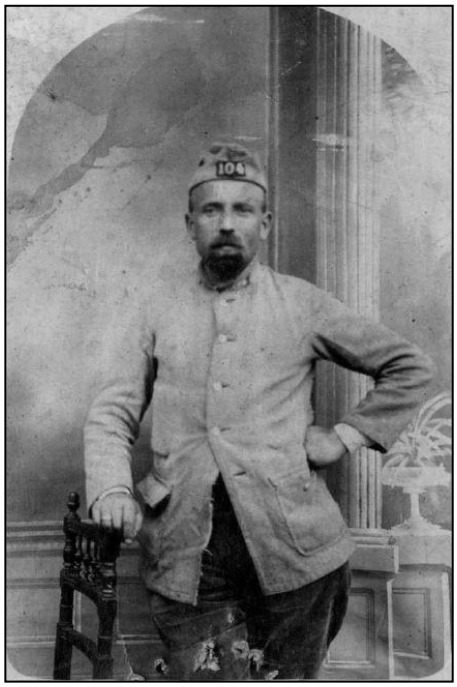
(Hablainville (Meurthe-et-Moselle, 19 septembre 1914)

Une journée ordinaire sur le front à l'ouest de Reims.

La Grande Collecte, initiée de façon un peu surprenante en 2013, relancée en 2014, puis, sur des thèmes bien précis, en 2016 (l'Afrique) et en 2018 (les femmes dans la

guerre), avait pour objectif, selon ses promoteurs (les Archives de France, la Mission Centenaire et la Bibliothèque Nationale de France), d'inciter des personnes privées « *à faire connaître les souvenirs de leurs ancêtres, combattants ou civils* » afin de conserver ces témoignages dans le but d'enrichir les données sur la Grande Guerre et de « *susciter des approches et des études nouvelles* ». La liste des centres d'archives, départementales et municipales, qui avaient accepté de participer à cette collecte (dons, prêts ou numérisations) pouvait être consultée sur internet (même si elle était incomplète).

Lors du lancement de cette Grande Collecte, j'avais fait part de mon scepticisme quant à la valorisation, à la conservation et à l'exploitation de tous les documents remis en toute confiance par les familles à des services d'archives départementales et municipales. Je reconnais bien volontiers m'être trompé. La plupart des centres qui s'étaient montrés intéressés par ce dépôt dans leurs fonds de journaux, lettres, cartes postales ou photographies ont réalisé un travail remarquable de sauvegarde et de mise en ligne de ces précieuses bribes de mémoire. J'avais adressé à nos adhérents, en mars 2019, une liste d'archives départementales qui proposaient en ligne des fonds relatifs à la Grande Guerre. Liste qui n'était pas exhaustive et qui aurait besoin d'être actualisée.



Les **archives départementales de l'Allier** ont ainsi réalisé un remarquable travail désormais accessible à tous. Dans leur « Grande Collecte », elles ont répertorié et classé, selon l'ordre alphabétique des patronymes des combattants concernés, les fonds familiaux qui leur ont été confiés. La richesse de ces fonds est fort variable, allant de la simple photo au journal de guerre de plusieurs centaines de pages.

Claude Désormières, 104e R.I.T.- Archives départementales de l'Allier

Dans cette série de fonds, on peut découvrir l'exceptionnelle collection des carnets de guerre du territorial **Claude Désormières.** Né le 28 décembre 1973 à Nizerolles (Allier), ce simple sabotier est présenté comme un écrivain-paysan[1], féru de poésie. Il fut rappelé le 25 septembre 1914 au sein du 104e Régiment d'Infanterie Territoriale de Roanne. Cette unité va tenir le front dans le secteur de Saint-Thierry, Courcy et Brimont, tout près de Reims et assister aux nombreuses meurtrières et vaines attaques locales lancées par les régiments du 3e Corps d'armée ; il va ainsi être le témoin atterré de la calamiteuse offensive du 16 février 1915 sur la ferme et le bois du Luxembourg[2]. La famille a retrouvé et déposé aux Archives départementales de l'Allier 28 de 43 carnets rédigés par Claude Désormières du 25 septembre 1914 au 25 mai 1916.

La fiche matricule de ce combattant ne nous renseigne guère sur les détails de sa guerre. Nous savons seulement qu'il fut d'abord engagé dans les rangs du 104e R.I.T. avant d'être muté dans ceux du 222e R.I.T. (équipe agricole). Nous découvrons aussi qu'il fut décoré le 14 août 1917 de la Croix de guerre avec la citation suivante à l'ordre du régiment : « *Soldat d'élite et d'un moral très élevé. Sur la ligne de feu depuis 34 mois. Belle attitude partout où il s'est trouvé particulièrement au bois du Luxembourg le 13-02-1915 (et) aux*

[1] Sur les écrivains-paysans, nous signalons l'ouvrage de Chantal Olivier et Claude Chainon, *Les écritures paysannes, de l'utopie à la réalité*, Cte d'auteur, 2020, 262 pages.

[2] Sur le combat de la ferme et du bois du Luxembourg, voir *Les combats oubliés de la Grande Guerre, 1914-1915*, Revue 4 de l'association *Bretagne 14-18*, Plessala, 2004, pp. 169-174.

attaques de Champagne le 25 sept 1915 et dans la Somme en 1917 et enfin pendant le ravitaillement des unités actives le 14-07-17 et les jours suivants sous un bombardement intense. »

Claude Désormières fut démobilisé le 4 janvier 1919 et revint à Nizerolles exercer son métier de sabotier. Il continua d'écrire des poèmes. Il s'est éteint le 22 septembre 1955.

Ses carnets de guerre sont fort bien écrits et très lisibles ; ils relatent par le détail, jour après jour, la vie d'une unité territoriale en position d'attente et de service sur les fronts des environs ouest de Reims puis de Champagne. Nous avons choisi de copier la longue chronique d'une vie de tranchée toute banale (vendredi 8 janvier 1915) où, pour le communiqué, il n'y eut rien à signaler et où les combattants vécurent une foule de petits événements remplis d'importance pour eux.

♦♦♦♦♦♦♦♦♦

Vendredi 8 (*janvier 1915*).

J'arrive juste au gourbi pour le café car, dans le boyau, je précède Bouvet qui nous l'apporte. Je somnole un instant, incrusté entre deux copains puis, n'y tenant plus, je sors et, de gourbi en gourbi, au *Boulevard Mélasse* sur lequel s'ébauche l'*Impasse Sapinière* au fond de laquelle se trouve la *Villa Serrez-vous* que j'occupe, je bavarde avec les camarades de ce qui nous préoccupe ou nous intéresse, si l'on maintient, si l'on progresse, du repos en arrière, de l'adversaire, de sa force, de nos fautes. Je rencontre parfois des esprits frondeurs, des critiqueurs, des mécontents sur le cantonnement, sur le haut commandement, sur nos mouvements, des esprits enclins à dénier de parti pris, sans raisonnement, la valeur de notre élan, de notre ressort, de notre effort, dénigrant les armées alliées, les traitant de fanfaronnes, approuvant, faibles esprits forts, les gestes et les manœuvres de la vermine teutonne. Patriote par tempérament, énervé par ces discoureurs impartiaux, gesticulant dans le boyau, je m'emballe, je riposte, je pars sans crier gare et je me donne assez de mal pour réchauffer le moral aux camarades aigris, au concept ramolli qui voudraient dans la mêlée bien se battre et bien tirer. On est ainsi fait, en France, on discute, on commente, on analyse, on débine, on encense, sans mesure, avec outrance, mais dans un conflit en démence, on remise sa jactance,, on se cambre sur les reins, on observe le silence et puisque c'est pour La Mère (*patrie*)tout le monde est militaire et se fait un point d'honneur de repousser l'agresseur vers l'autre rive du Rhin en criant : « *Sus aux Germains !* »

Après quoi, en mal de correspondance, je continue le boyau jusqu'au logement des adjudants et j'y attends l'arrivée de Denis, porteur sans doute d'un courrier désiré. Pendant que je l'attends, les boches envoient précipitamment sur le village un certain nombre de crapouillots dont un blesse légèrement un homme du 104, 6^{e} compagnie, et brise les deux jambes d'un autre territorial de la même compagnie nommé Roche, de Roanne et père de cinq enfants. Des éclats de cette bombe sont venus en sifflant jusqu'à l'endroit où je me trouvais mais je n'en ai vu aucun, perdus sans doute dans la boue.

Denis s'amène avec son courrier à distribuer et réclame un caporal ou un homme par escouade pour recevoir. J'y vais pour la 6^{e} : rien ce matin pour les camarades. Moi, j'ai quatre plis à mon adresse : une carte de Gorce, une carte lettre de Madeleine d'Isserpent, une lettre de Jeanne Roche de chez nous et une longue lettre de Gilberte. Il m'arrive aussi un volumineux colis que j'attendais et j'en touche un autre, aussi volumineux à l'adresse de Geneste à qui je le porterai tout à l'heure, après avoir pris connaissance de mon courrier. Je suis porté sur ma bouche, je le confesse mais je remets le dépouillement de mon colis à plus tard. Je veux avant déguster mes missives que je devine savoureuses. Je commence par Jeanne (*qui*) va bien, par Gorce (*qui*) va mieux ; je passe à Madeleine, c'est bon et c'est flatteur ; et, en véritable gourmet, je finis par Gilberte qui m'enchante, me sourit, m'attendrit et me grise. Oh ! la bonne, la longue, tendre, douce et caressante lettre que m'écrit ma Gilberte, elle me fleurit le cœur.

Arrivé au gourbi, les deux bras chargés de colis, je remets le sien à Geneste qui l'éventre incontinent. Aussi curieux que lui, j'en fais autant et je constate avec émerveillement qu'il recèle dans ses flancs une boîte de biscuits petits-beurre, un flacon d'eau de vie, deux tablettes de chocolat, 4 paquets de tabac à 0,50, deux grosses oranges, 4 bougies, un gros fromage vieux, une serviette à laver

et, plus étonnant, un petit paquet contenant petits-beurre, pastilles de menthe et gomme et 10 bâtons de *Choco-Baby* offerts gracieusement par la grande, bonne et belle madame Dumontet … en remerciement de la carte que je lui ai envoyée. Il me faudra l'en remercier en vers s'il se peut par une autre carte. La vue du gros fromage vieux fait sur Monnery de Remiremont le même effet qu'au renard de la fable : il éveille sa convoitise. Il me brûle de l'encens sous le nez pour me décider au partage de l'appétissant fromage. Nous verrons s'il est jugé digne d'en goûter un échantillon mais, chose assurée, la grosse part sera (*pour*) la communauté entre David, Geneste et peut-être Raoul de Masfrand, nommé par ses amis d'antan, le « Cyrano de Mérac » en souvenir de son bel enthousiasme pour les premières représentations du *Cyrano de Bergerac* d'Edmond Rostand.

Le flacon d'eau de vie sentant bon, je ne peux résister au besoin d'en faire goûter à tous les compagnons présents dans le gourbi et jusqu'au sergent Bargoin de la 1ère section qui arrive au bon moment pour affaire et à qui, sans arrière-pensée, j'en offre un petit peu du petit quart souvenir de Merfy ; il l'accepte et la trouve parfumée. Le flacon est épuisé, ce qui n'empêche pas que Bargoin avant que ce soit nuit se conduise envers moi en véritable maringouin. Toutes les pastilles et les petits-beurre de madame Dumontet prennent le même chemin et j'estime que j'ai largement fait aux amis les honneurs de mon colis et qu'on peut sans équivoque me rendre la réciproque.

Au repas de 11 heures, soupe grasse, bœuf nature, quart de vin de l'ordinaire augmenté d'un litre supplémentaire et je coupe une large tranche au jambon cru du colis de Geneste, agrémenté d'un biscuit ; et je termine la petite fête par l'acceptation de deux cigares demi-londres, toujours du colis de Geneste. J'achète après au caporal Besacier, bien muni, 14 cartes-vues et des enveloppes, 1,60, et je lui donne commission de me trouver à tout prix, si possible dans les dépôts de cartes de Reims ou d'ailleurs, la vue de la tombe des soldats morts et enterrés à Saint-Thierry, embellie par mes soins et en cérémonie par la pose de vers et de la statue de Jeanne d'Arc en leur honneur le jour des Morts 1914.

Même canonnade avec la même régularité qu'hier sur les mêmes points. Toute l'après-midi et jusqu'au soir, on entend parfaitement du côté de Merfy-Saint-Thierry les *taca taca taca* de nombreuses mitrailleuses neuves mises à l'essai de notre côté.

Vers les 2 heures, le camarade Masson, tambour à la compagnie, en nettoyant son revolver dans son gourbi, ne se rappelant plus qu'il avait encore une balle dans le barillet, par imprudence et au risque de tuer net le camarade à côté de lui, s'est transpercé complètement le pied droit à la naissance du coup de pied. La balle, de gros calibre, a perforé le chausson fourré qui se remplit de sang et ressort en–dessous par une large déchirure et se perd dans l'aire humide du gourbi ; tout le monde, moi des premiers ; accourent au bruit de la détonation. En arrivant, le premier pansement sommaire est déjà fait. Il pleure, souffre beaucoup, s'afflige et se fatigue à vue d'œil. Chacun de nous le réconforte de son mieux ; on lui fait prendre un peu d'alcool de menthe et peu après du rhum. Monsieur Henri Talon, neveu du commandant et caporal infirmier, remplaçant le major non trouvé, vient, constate et juge le cas peu grave. Il ordonne son transport au poste de secours du village. L'état du boyau ne permettant pas d'y transporter le blessé en brancard, je m'offre spontanément pour l'y porter à califourchon, ce qui est accepté. Je quitte ma capote que je confie à Duranton, je prends un bâton ; on me le charge sur le cou avec précaution ; lui-même m'entoure la tête de ses bras plié en deux. Dans l'incommode et fangeux boyau, j'avance aussi doucement que possible, me baissant encore de crainte que, sa tête dépassant la crête ne soit repérée car nous sommes en pleine visibilité et en pleine portée des canons de Brimont et il serait profondément regrettable qu'un pointeur boche malintentionné nous envoie un crapouillot sur le porteur et le porté. L'incommodité de mon attitude rend ma marche pénible : je fatigue et prends chaud. Aussi, arrivé à un point masquant du talus, à plus de moitié chemin et du plus mauvais, je l'accote doucement contre le talus pour que je souffle un instant.

À ce moment, Bargoin, sergent, s'offre pour me remplacer ; je dois accepter, et, prenant ma place en même temps qu'il prend le chemin vicinal, il l'emporte jusqu'au poste où je l'aide à le décharger. Débarrassé de son fardeau, sa première pensée fut de dire à Laffont, sergent, d'aller immédiatement aux cuisines lui faire chauffer du vin car il était assoiffé. De moi, qui avais porté aussi, pris comme lui chaud, il ne fut pas question de m'offrir un verre de vin chaud ; cependant, il me savait parfaitement là

puisque je lui portais sa capote sur le bras : je n'étais qu'un simple pitou et lui un sous-officier, par conséquent on ne me devait rien, pas même le moindre égard. Dans le fond, je m'en fous de son verre de vin à Bargoin, je peux m'en offrir à mes frais mais je suis vexé pour le principe. Voilà un type à qui le matin même et sans rien qui m'y oblige que ma bonté de cœur et mes sentiments de confraternité, à qui, dis-je, j'offris un verre de mon eau de vie, ayant d'autant plus de cachet et de parfum qu'elle venait de plus loin et d'une main chérie qui, trois heures à peine après, montre la goujaterie et la trivialité de son caractère en me prenant pour un chien. Aussi, quand Laffont un moment après, vient commander la 2e section pour une corvée, je lui dis à dessein que je ne marcherais pas, que je ne devais pas être compté pour une corvée, qu'ayant mal aux reins, j'étais fatigué et qu'à l'encontre de Bargoin je n'avais rien pris pour me réconforter. Laffont, à qui mes reproches ne s'adressaient pas, m'exempta de la corvée et me dit, tout penaud, le pauvre, que je devais les suivre à la cuisine, à quoi je lui répondis pour qu'il le répète à son collègue grossier que n'ayant pas été invité, j'avais eu conscience de ma dignité en ne pas m'imposer comme gêneur dans leur société et que d'ailleurs je n'avais pas agi ni offert mon concours par l'espoir d'un gain ou d'une beuverie mais par pure humanité. Attrapez cela pour votre rhume, ô petits galonnés infatués, égoïstes et présomptueux, les deux sardines ne conférant pas toujours la délicatesse de sentiments, le tact ou la courtoisie à celui qui les porte !

Rentré à la salle de consultation du poste, je regarde faire le pansement de Masson par Henri Talon et Dreux. Cela pourra peut-être me servir un jour. Le blessé va être évacué le soir même à l'ambulance. Le poste de secours, tenu par le major Fumoux, est installé dans la maison bourgeoise abandonnée et bombardée d'une certaine madame de Paul. J'ai remarqué dans la bibliothèque du lieu que la plupart des ouvrages étaient imprimés en italien ou étaient de littérature italienne ; peu de livres français mais j'y ai feuilleté un superbe volume : le supplément illustré du Nouveau Larousse.

De retour au poste, je prends une heure de garde jusqu'à 5 heures du soir. Je mange de la soupe, mais peu, une portion avec de Masfrand, David et Geneste. Nous suçons mes deux grosses oranges reçues ce matin et chacun un petit-beurre et un bâtonnet de *Choco-Baby* de madame Dumontet.



Un gourbi en ligne – Fonds *Bretagne 14-18*

Au gourbi vraiment bien nommé de *Villa Serrez-vous*, nous sommes entassés 20 bonhommes. Trois jeux de cartes fourbissent une veillée avec entrain : une caisse de tambour sert de table pour un jeu, une couverture pour le second et le troisième sur le dos d'un havresac. Dans un coin du fond,

gênés, serrés, moi, David, Geneste et de Masfrand, nous causons. Je fais à haute voix la lecture d'un article de fond de Maurice Barrès que « l'année 1914 » de « L'épreuve » de Paul Bourget et du « Pays des monstres » par Delafosse, député du Calvados que nous commentons avec de Masfrand. Puis, nous dévions sur la littérature, les grimoires, les bouquins rares, sur l'Histoire, Bonaparte, le Moyen-Âge, etc. En somme, bonne et instructive conversation.

À10 heures, les jeux s'arrêtent, nos langues aussi, il pleut dehors, il pleut et nous nous couchons comme nous pouvons, les uns en travers, les autres en long, tassés comme un lot de moutons dans un wagon.

Des initiatives pédagogiques exemplaires.

Notre ami Claude Le Foll nous a transmis un petit dossier que lui avait apporté Pascal Scheid[3]. Celui-ci avait découvert lors d'un de ses voyages un petit « carnet de guerre » rédigé et illustré en 2018 par les élèves de CM1-CM2 de l'école publique Alexandre Pain de Louresse-Rochemenier (sud du Maine-et-Loire, près de Doué-la-Fontaine). Ceux-ci avaient été engagés par leur institutrice, Nadia Gougeon, pour participer à deux concours : « Montrer l'histoire », concours organisé par les archives départementales du Maine-et-Loire et « Les Petits artistes de la Mémoire », concours national mis en place par le ministère de l'Éducation Nationale. Les élèves de l'école Alexandre Pain ont remporté les deux concours départementaux. Nous ne savons ce qu'il en fut pour le second sur le plan national.

Ces élèves, guidés par leur enseignante, s'étaient intéressés au destin de guerre d'Alexandre Pain, instituteur à Louresse-Rochemenier de 1908 à 1914 qui avait donné son nom à leur école, construite entre 2004 et 2006. D'où un sympathique petit carnet de guerre imaginé par les enfants en y mêlant des lettres d'Alexandre Pain à son épouse et leurs propres illustrations.



Alexandre Pain et sa classe de Louresse-Rochemenier en 1910 – Cliché tiré du carnet de guerre

Ce qui leur a permis de découvrir le parcours de vie et de guerre tout à fait ordinaire et banalement tragique d'un « hussard noir de la République ». Alexandre Pain était né le 15 septembre 1883 à Assais

[3] Je rappelle la contribution de Pascal Scheid, « François Scheid : l'inconnu du *Kaiser* », *Bretagne 14-18*, n°94, septembre 2020, pp. 5-6.

dans les Deux-Sèvres. Son père était maréchal (ferrant). En 1908, intégré à l'effectif des instituteurs publics du Maine-et-Loire, il rejoint l'école de Louresse-Rochemenier, non loin de la frontière avec son département de naissance. Il y enseigne jusqu'au 12 août 1914, date où il est mobilisé au sein du 77e R.I. de Cholet. Le 11 mai 1915, il passe dans les rangs du 135e R.I. d'Angers. Le 29 avril 1916, employé comme brancardier, allant chercher des blessés dans le secteur terrible de Montzéville-Esnes-Côte 304, il est mortellement frappé par un éclat d'obus. Le *Journal des Marches et Opérations* du régiment relate pour cette journée du 29 avril 1916, « *un bombardement violent, presque continu, particulièrement intense vers 7h, 9h 30, 11h et de 14h à 15h à 16h, particulièrement sur les tranchées de 1ère ligne …* » La lutte pour la rive gauche de la Meuse se résumait à un duel permanent d'artillerie. Le J.M.O. avoue 4 tués pendant cette journée. Alexandre Pain était de ces malheureux. Il laissait une jeune veuve, Augustine Chailloux, et une orpheline.

En prolongeant les recherches initiées par l'apport de Claude Le Foll, j'ai découvert un intéressant document élaboré par les Archives départementales de la Manche en novembre-décembre 2015 et paru dans la revue *Didac.doc* n° 62 (66 pages). Des chercheurs du Service éducatif des archives départementales de la Manche ont analysé un certain nombre de correspondances de soldats et de civils de la Manche pour aborder et illustrer de façon didactique de nombreux thèmes relatifs à la vie des combattants, à leurs attitudes, à leur quotidien, Remarquable dossier pédagogique qui s'ajoute à plusieurs travaux menés par les personnels de ce service sur la Grande Guerre. Il nous plaît de rappeler également l'exceptionnel ouvrage collectif (direction Patrick Fissot) sur les *Manchois dans la Grande Guerre* (éditions Eurocibles, 2008) et de signaler les travaux de Jérôme Hallais (thèse de doctorat soutenue en 2016 à l'université de Caen : *Les conscrits de la subdivision de Granville, 1889-1919. Parcours et comportements des hommes mobilisés dans la Grande Guerre*).

Dans le dossier pédagogique constitué par le Service éducatif des archives départementales de la Manche, une correspondance est largement exploitée, celle du brancardier René Lehodey (Remilly/Lozon (50) 7 mars 1889-Sainte-Ménéhould (55), 5 septembre 1915). René Lehodey va vivre le quotidien et le parcours de guerre extrêmement meurtrier de son régiment, le 25e R.I. de Cherbourg, unité où étaient intégrés de nombreux Bretons de l'est de la province. Il a connu les premiers tragiques combats en Belgique et lors de la retraite, la bataille de la Marne et Charleville, puis le long séjour en Artois, à l'est d'Arras et enfin l'Argonne où il fut tué à l'ennemi le 5 septembre 1915. Il avait été auparavant cité à l'ordre du régiment : « *Brancardier d'un courage tranquille, d'une grande modestie et d'un dévouement absolu. S'est particulièrement distingué le 15 juillet 1915 au Labyrinthe en allant dans les tranchées bombardées par les obus et sous le feu de l'ennemi soigner les blessés qui s'y trouvaient et les mettre à l'abri.* ». Dans le dossier pédagogique, les extraits de lettres de René Lehodey sont très nombreux. Nous aurions pu en choisir un qui décrivait crûment les combats ou le champ de bataille. Nous avons préféré une nouvelle fois un passage reposé dans une vie quotidienne où la mort n'était jamais improbable.

<u>Lettre à ses parents de René Lehodey, 6 décembre 1914 (devant Arras)</u>



Réné Lehodey (infirmier-brancardier) et un camarade
Arch. dép. Manche (4 Fi 8)

« …. Ce *matin, je suis allée à la « Villa Bonne humeur » rendre visite à un de mes amis. De notre poste de secours avancé, j'ai traversé la rue de Bapeaume ; puis j'ai suivi une autre rue. Ensuite, j'ai tourné à droite et dans une des maisons de la rue Saint-Quentin. un de mes camarades m'attendait pour me servir de guide, car il s'agissait d'aller dans la tranchée de première ligne et dame pour y arriver c'est un vrai labyrinte (*sic*). Nous suivons une route, nous entrons dans un boyau. Il faut se baisser pour ne pas essuyer un coup de feu et, courbés en deux, nous marchons en faisant des zigzags et des zigzags ; c'est d'ailleurs la forme des boyaux pour ne pas être pris en enfilade par l'ennemi. Nous tournons tantôt à droite, tantôt à*

gauche, laissant par ci par là un boyau qui ne sert plus... Bref à l'extrémité d'un boyau, mon guide s'aperçoit qu'il s'est trompé : nous tombons dans une compagnie où nous n'avons pas à faire. « Demi-tour », me dit-il. Nous recommençons notre marche et nous arrivons où ??, aux « W.C. » d'une tranchée que nous n'occupons plus. Mon camarade me précède dans d'autres interminables boyaux et de nouveau nous nous trouvons en présence d'autres « W.C. ». Pas de chance ! Poursuivant toujours notre route, nous arrivons enfin à une tranchée habitée. Les camarades sont là, tous gais, joyeux, pleins d'entrain, fumant, écrivant, jouant aux cartes, etc.... Chacun donne son avis sur la situation. « Eh bien ! C'est pour bientôt ?... — Quoi donc ? — Nous allons de l'avant dans quelques jours peut-être — Ah ?— Oui, une note parue au rapport ce matin dame, il y aura de la casse, apprêtez-vous les infirmiers. *» Et avant de quitter les camarades, je les encourage et leur serre la main. Nous reprenons d'autres boyaux et enfin : «* Bonjour Victor : mon vieux, tu n'es pas facile à dénicher. *» J'étais arrivé à la « Villa Bonne humeur », consistant en un magnifique et confortable trou, habilement creusé, près duquel se tenait Victor, lisant tout tranquillement une revue. Il a été surpris. [...] il m'introduit chez lui. Sur la terre, un peu de paille ; sur la paille, un matelas et quelques couvertures. Le toit consiste en une couche de madriers, de tôle et de terre. Dans un coin un petit trou où brûle une bougie ; un autre trou où sont des cartouches ; encore un autre trou où sont musette et bidon. Enfin, des trous et des trous... et un poêle à l'entrée de la villa. Après ¼ d'heure, je me prépare à partir : impossible, un «* taube *» survole les tranchées ; il faut se cacher. Et je m'amuse à lorgner par un créneau. «* Si je pouvais voir un boche, j'essaierai de le démonter, le gars. *». Mais, comme nous, ils se terrent et je ne vois que de nombreux fils de fer placés pour nous empêcher d'aller en avant. Je parle à Marcel Girres, devenu caporal (dîtes à son père qu'il va très bien, bonne mine, moral excellent), à quelques jeunes recrues et, mes adieux finis, je reprends la route pour revenir « chez nous ».*

Le ***Didac'Doc*** est une publication numérique à vocation pédagogique élaborée et éditée par le service éducatif des Archives départementales de la Manche. Le n°1 est paru en septembre 2009. Le n°71 est daté de novembre 2019. Chaque numéro présente d'abord un document conservé par les archives. Cette exploitation initiale est le prétexte à un dossier très complet à usage pédagogique, travail d'analyse et d'approfondissement souvent remarquable. Sur le thème général de la Grande Guerre, nous relevons les n° 11 (septembre 2010) « Lettre du soldat Georges Hardy à sa famille (Champagne, 16 octobre 1915) » - n°21 (septembre 2011) « Fiche matricule d'un soldat fusillé (7 juillet 1915) » – n° 42 (octobre 2013) « Obsèques du caporal Maupas "fusillé pour l'exemple" en 1915 (9 août 1923) » - n° 62 (celui que nous présentons ci-dessus) – n° 63 (janvier-février 2016) « Lettre d'un fantassin du 80e Régiment d'Infanterie Territoriale (10 mars 2015)» - n°66 (septembre-octobre 2016) « Premier numéro des *Echos de Coutances … et d'ailleurs* (février 1916) » - n°67 (novembre-décembre 2016) « Semons du blé. Appel du préfet aux agriculteurs de la Manche (novembre 1917) »

Nous signalerons particulièrement le n°66 qui met en lumière un journal de guerre de l'arrière éphémère (23 numéros de février 1916 à décembre 1917). Les A.D. révèlent le sommaire de ces 23 exemplaires qui furent bien sûr soumis à la censure.

Au fort de Vaux, 1-7 juin 1916.

Sur les journées tragiques du début juin 1916, au fort de Vaux ou dans ses alentours, nous avons les témoignages de plusieurs combattants. Nous citerons surtout le colonel Raynal, *Le drame du fort de Vaux, journal du commandant Raynal* (Paris, Albin Michel, 1919), Roy, P.A., *Avec les honneurs de la guerre* (Paris, Grasset, 1938) et bien sûr, le remarquable livre du capitaine Charles Delvert, *Carnets d'un fantassin,*(Paris, Berger-Levrault, 1918). De-ci de-là, on découvre aussi des relations plus ou moins romancées et apprêtées de ce terrible siège. Nous avons retenu deux témoignages oraux repris dans des articles de journaux ; il faut les prendre avec une extrême prudence comme tous les

narratifs recueillis bien des années après les faits. On ne peut écarter en effet des imprécisions et des exagérations.
Le premier document a été confié à Gabriel Le Mer par une descendante d'un protagoniste de ce drame.
La seconde coupure de journal servait de marque-page au livre du colonel Raynal et a été ainsi retrouvée par René Richard

L'agonie du fort de Vaux vécue par le caporal mitrailleur George Ch..

Apport de Gabriel LE MER

Suite à la remise de coupures de presse à Gabriel Le Mer par la fille du caporal mitrailleur George Ch., notre ami a tenté de reconstituer la vie d'un défenseur du fort de Vaux du 1er au 7 juin, jour de la reddition du fort.

Le caporal Georges Ch. du 142e R. I. était affecté à la compagnie de mitrailleuses de la 248e brigade de la 124e D. I.

À cette période, le fort de Vaux était tenu par une compagnie du 2e bataillon et la 2e compagnie de mitrailleuses du 142e R.I. Les extérieurs du fort étaient défendus par les autres compagnies du régiment jusqu'au village de Damloup.

Suite à la tentative avortée du général Mangin de reprendre le fort de Douaumont, les Allemands lancent une offensive d'envergure pour investir le fort de Vaux, en attaquant simultanément par l'ouest, le nord et l'est.

Le 28 mai est une journée relativement calme sur le secteur. Le 29, un violent bombardement se déclenche sur les premières lignes détruisant les boyaux et les tranchées.

Les 30 et 31 mai, un bombardement continuel sévit sur tout le secteur. C'est sous ce bombardement que le caporal Ch. tente de rejoindre le fort de Vaux. Nous citons son récit :

« *Le 30 mai, à 9 heures, je sortais du tunnel de Tavannes, avec ma pièce, pour rejoindre le fort de Vaux lorsque tous mes compagnons furent tués par un tir de barrage. Je restais seul survivant sur six. Le lendemain matin 31 mai, j'arrivais au fort de Vaux sous les obus allemands qui tombaient à la densité de quatre par mètre carré. L'atmosphère était terrible et le vacarme assourdissant. J'eus le tympan fêlé et suis demeuré, depuis ce jour, très dur d'oreille. Le 1er juin, suite à un bombardement d'une violence inouïe, le fort est isolé par un ouragan de feu sur sa droite et sa gauche. À 10h 20, le bois de La Caillette est cerné.* »

C'est à ce moment que la section de mitrailleuses du caporal Ch. reçoit l'ordre de choisir un emplacement pour se tenir prête à agir face à l'ouest, avec l'ordre de « *tenir ou mourir* ». Il raconte :

« *Le capitaine B., bras droit du commandant Raynal, l'héroïque défenseur du fort, avait sous ses ordres le lieutenant D. qui me délégua aux avant-postes avec ma mitrailleuse. Suite à la chute, dans l'après-midi de retranchement R2, la pression ennemie se resserrait. Le lieutenant D vint, en rampant, me dire qu'il me fallait tenir derrière mon bloc de béton où je m'étais installé avec l'ordre de défendre l'entrée du fort.*

Le 1er juin, en pleine nuit, alors que nous avions subi un bombardement démentiel, je suis toujours à mon poste, assis sur le siège de ma pièce. Soudain, j'entends parler français : deux soldats avec capote et casque français, nous interpellaient : « Quelle compagnie ? » *me criaient-ils sans trop s'approcher, ni se montrer. Je leur répondis «* mitrailleurs ». *Ce fut tout.* »

Le 2 juin, à 2h 15, les Allemands attaquent par vagues successives, les premiers éléments vêtus de capotes et de casques français, aux cris de « *hourras* ». Sans perdre de temps, la mitrailleuse du caporal Ch. crache et sème la mort, les fauchant sans merci. Ne pouvant pénétrer dans le fort dont le caporal Ch. assurait la garde de l'entrée principale, la première vague d'assaut disparut et s'égailla. Peu après, une nouvelle vague surgit. Comme la première, elle fut décimée.

« *Tout à coup, un officier allemand plus « culotté » que les autres, parvint à descendre je ne sais de quelle façon, tout à côté de l'entrée auprès de laquelle je me trouvais … Ce diable-là essaya de prendre ma mitrailleuse par le canon … D'un coup de mousqueton je lui fracasse la tête et je me mis à crier :* « *Aux armes ! le fort est pris !.* »

À ces mots, le lieutenant A. arrive à mes côtés et me mettant son pistolet sous le nez me dit d'un ton que je laisse à deviner : « Tu es là jusqu'à ta mort ».

Encourageante la réflexion. Je lui sers aussitôt le mot de Cambronne en lui signifiant que je savais ce que j'avais à faire. Le lieutenant A., mécontent, alla se plaindre au lieutenant B. qui lui répondit : « Laisse le faire. S'ils ne le tuent pas, ils ne rentreront pas. »

Le 2 juin, à 2h 15, le fort est cerné par les Allemands. Durant toutes les attaques, le caporal mitrailleur Ch., perdu dans cette cohue, cette fumée, ces miaulements, ces éclatements, ces déchaînements terrifiants de toutes les pièces d'artillerie, stoïquement, demeure à son poste et, à chaque fois que dans la poussière et le brouillard artificiel passent des soldats *feldgrau*, il appuie sur la détente, il tire, tire, tire … Sa mitrailleuse est devenue tellement brûlante, que pour pouvoir la tenir, il est obligé de l'emmailloter avec un morceau de sa veste hâtivement déchirée. Pendant les accalmies, il la « rafraîchit » avec de l'huile laissée au fort par les artilleurs. Cela dura ainsi du 2 au 7 juin où aucun Allemand ne réussit à passer dans ce secteur. Avec son chargeur, couché à côté de lui sur le dos, à un moment donné, à lui seul, il arrête une vague d'assaut.

À la question posée : « *À quelle distance les tiriez-vous ?*

- Des fois d'assez loin, en fauchant de gauche à droite et de droite à gauche, des fois seulement à quatre ou cinq mètres, puisque à côté de moi, mon aspirant reçut une grenade en pleine figure

- Combien en avez-vous descendu ?

- Je n'exagère pas en disant que j'ai tué l'effectif d'un régiment[4].

- Quelle impression éprouviez-vous en abattant comme ça les hommes par paquets, les uns sur les autres ?

- On ne se rend pas compte sur le moment. On défend sa vie, on est comme fou. »

Le 3 juin, le fort est cerné. Devant le déferlement des vagues d'assaut successives, accompagnées de terrifiants pilonnages d'artillerie, le commandant Raynal ordonne à toutes troupes dépareillées qui se trouvent sous ses ordres, de rentrer dans le fort.

Durant la journée du 3 juin, toutes les attaques allemandes sont repoussées.

Voilà donc le caporal Ch. et tous les autres à l'abri. Apparemment ils sont tranquilles, du moins en sûreté, car le fort de Vaux est solide. Malheureusement, l'artillerie lourde allemande intervient et sans répit va les accabler.

« *Il faut avoir vécu ces heures-là pour s'en faire une idée,* écrira plus tard l'aumônier des Chasseurs à pied, le R. P. Cr, enfermé lui aussi. *On croit vivre sous un marteau pilon. Le béton sonne, les portes se soulèvent, s'ouvrent et se referment violemment ; les bougies s'éteignent, les papiers volent, la poussière emplit l'atmosphère. Vous recevez comme un coup de poing au creux de l'estomac. Mais aussi quel choc ! Imaginez ces masses de 400 à 500 kilos, qui viennent de 12 à 15 kilomètres, montent à 3 000 ou 4 000 mètres et retombent, effrayants bolides, pour se briser à quelques mètres au-dessus de nos têtes, faisant exploser du même coup, leur charge de 60 à 80 kilos de cheddite ou autre explosif, de ces explosifs dont 500 grammes font de notre obus de 75 un projectile si redoutable. Chaque coup vous assomme.* »

Un autre ennui perturbe la vie à l'intérieur du fort qui a été construit pour loger une compagnie, or il en contient l'effectif de six. Dortoirs, cuisine, réfectoire, abris à munitions, couloirs, escaliers, latrines elles-mêmes sont pleins d'hommes qui vont et viennent, se croisent, s'accrochent et bougonnent. Dès le premier jour, la chaleur est insupportable, l'air est devenu si lourd qu'on se croit dans une salle de bain ou qu'on s'imagine respirer sous un monceau de couettes ou d'édredons.

Une autre souffrance due à la soif, plus terrible s'ajoute aux précédentes. Les citernes du fort, alimentées par les sources de Tavannes, étant presque vides au moment de la ruée. Durant le siège, l'artillerie lourde, les uns après les autres, a crevé les derniers tuyaux de canalisation. Ajoutez à cela l'existence d'une jauge faussée et depuis longtemps les bidons sont vides.

Les blessés qui ont la fièvre commencent par geindre doucement, se plaindre, appeler, puis au fur et à mesure qu'augmentent leurs souffrances, ils crient, hurlent. Ils veulent boire, boire, boire…

[4] Il va de soi que, comme pour tous les témoignages post-guerre, les souvenirs confiés sont à prendre avec une extrême prudence.

Pour se désaltérer, les hommes à demi-fous lèchent les parois humides des couloirs et des chemins de ronde, recueillent leur urine dans leur quart et la boivent.

- Question : « *Vous aussi Monsieur Ch. ?*
- *Moi, comme tout le monde. J'ai été huit jours sans une goutte d'eau. Alors …* »

Cependant le fort tiens toujours. Le 4 juin, le commandant Raynal est parvenu à faire passer des agents de liaison pour réclamer une attaque qui le délivrerait. Cette attaque a lieu le 6 juin, mais elle échoue.

Pour comble de malheur, les Allemands profitant des meurtrières et des ouvertures pratiquées par leurs obus de gros calibre, introduisent leurs lance-flammes et embrasent certains couloirs. L'air déjà empuanti par les latrines, la malpropreté, la poussière soulevée par les éclatements, l'est maintenant par les gaz et les émanations de pétrole enflammé.

« *On vivait dans une chaudière, on vit maintenant sous un tunnel dans une épaisse fumée dégagée par un convoi de locomotives en panne. En certains coins, les lumières électriques, voilées par un brouillard noirâtre, ne donnent plus de lumière au-delà de cinquante centimètres.*

Se battre : oui. Se faire tuer si on le demande : oui. Mais crever de soif et être enfumés comme des renards au fond d'un terrier sans pouvoir se défendre, on avait tout de même pas prévu cela. On n'en pouvait plus ! »

Le 6 juin au soir, les réserves d'eau totalement épuisées ; depuis 3 jours, les défenseurs du fort ne reçoivent plus qu'un demi verre d'eau vaseuse par jour. Le commandant Raynal, jugeant que toute résistance est devenue inutile et que désormais l'honneur est sauf, envoie deux parlementaires, munis d'un drapeau blanc, remettre à l'officier allemand, posté derrière une barricade du couloir, la demande de reddition.

Mais personne ne vient.

Il faut passer une nuit de plus, entassés les uns sur les autres, à bougonner, à tâtonner, se plaindre, réclamer de l'eau, respirer à pleine narine de la suie de pétrole, patauger dans les ordures et faire ses besoins n'importe où dans l'obscurité.

Ce n'est qu'à 3h 30, le 7 au matin, que se présente un officier allemand. Comme déjà les fusils et les grenades avaient été déposés en tas, les portes furent bientôt ouvertes. Les Allemands pénétrèrent avec des lampes électriques à la main, prirent possession du fort et l'aérèrent. Puis, alignés d'un bout à l'autre des couloirs, ils présentèrent les armes aux prisonniers français.

En tête, marchait le commandant Raynal ; derrière lui les lieutenants A, B, G. et l'aspirant Buffet. Le caporal mitrailleur Ch., seul rescapé des mitrailleurs, est le sixième de la colonne. Quelle drôle de procession : ceux qui étaient valides aidant les blessés à marcher, tout le monde avec des barbes de huit jours, la figure noire comme celle des ramoneurs, les capotes empuanties par la fumée des lance-flammes. N'empêche qu'à droite et à gauche, coude à coude, sans un sourire, les Allemands rendaient les honneurs à des « trouffions » de 2^{e} classe, avec autant de raideur et de correction qu'à des généraux.

À peine dehors, à chaque trou d'obus qu'ils rencontraient et surtout un peu plus loin à l'étang de Vaux, les Français, depuis si longtemps torturés par la soif, se jetèrent à plat ventre dans la boue (*et*), à grandes goulées, se mirent à boire en humant comme des chevaux à l'abreuvoir.

À ce point de son récit, le caporal Ch. marque un arrêt avant d'arriver au plus extraordinaire de ce récit. Encadrés par des soldats du 30^{e} régiment d'infanterie prussien, les rescapés du fort de Vaux furent conduits à l'arrière, au P.C. du *Komprinz*. Là, tout seul devant ce rassemblement ahurissant de spectres, aimablement, l'héritier leur parla en français : « *Je vous félicite, vous avez été admirables. Vous ne vous êtes rendus qu'à la dernière extrémité … Nous ne vous avons pas eu par les armes, mais par la faim et la soif … Pour votre courage et votre ténacité, je vous citerai en exemple à toute l'armée allemande* ».

Après son compliment, le *Komprinz* fit distribuer des cigarettes aux prisonniers, du bouillon chaud, du café et du rhum.

Malheureusement, le lendemain fut le début d'un long emprisonnement dans la citadelle de Montmédy, puis en Haute Silésie.



Fantassins français en position près du fort de Vaux, juin 1916 – Fonds Bretagne 14-18

Auguste Bouchard, colombophile au fort de Vaux.

Repris par René RICHARD

Lorsqu'on acquiert un livre de témoignage, on est parfois surpris de découvrir, émaillant le texte, des biffures, des exclamations, des commentaires d'acquiescement, de mise en cause ou de complément griffonnés par un lecteur qui fut manifestement impliqué dans les faits relatés. Il m'est arrivé aussi de trouver, inséré dans les pages de l'ouvrage sous forme de marque-page ou en information annexe, des articles de journaux. Ainsi, caché dans le livre du colonel Raynal, ai-je déniché une coupure d'un journal du Maine-et-Loire (lequel ?) intitulée « M. Auguste Bouchard – un du fort de Vaux – raconte … ». L'article date de janvier 1978 et met en lumière la guerre d'un ancien fendeur des ardoisières de Bel-Air-en Combrée, de la classe 1912, qui commença le conflit au sein du 165e R.I., passa au 33e R.I. avant d'être incorporé comme téléphoniste au sein du 53e R.I.. Au début du mois de juin 1916, il est envoyé en renfort au fort de Vaux. Son récit se fait alors plus précis, souvent commenté et même interprété par le journaliste intervieweur.

« Il est nommé colombophile du fort de Vaux pour la relève. *Pour y parvenir, on part à onze mais on se perd. On demande : « Le fort de Vaux ? » à des soldats couchés ; ils ne répondaient pas et pour cause* … Il aura pour mission de transmettre au commandant Raynal les renseignements d'un observateur qui le domine de 2 ou 3 kilomètres. Dès le lendemain, avec des 420, c'est le début des grands bombardements. *Ma bougie s'est éteinte trois fois de suite : je m'incline.* C'est le début de l'enfer, des gaz asphyxiants, le moment où il n'est plus que tout seul. *Ils vont monter mais je ne voulais pas m'en aller : abandon de poste … Tant pis, je reste là. Un groupe de soldats français arrive poser des sacs de terre, une grenade glisse, éclate : le capitaine Tabourot qui mourra a les deux jambes coupées*[5]. Le soldat Bouchard rentre plus à l'intérieur du fort, à un poste de mitrailleur. C'est là qu'il voit des dizaines d'hommes couchés, les blessés à l'infirmerie qui implorent à boire. Les gouttes d'eau

[5] Capitaine GeorgesTabourot, 142e R.I., tué à l'ennemi le 2 juin 1916 au fort de Vaux.

recueillies par le créneau, par une nuit d'orage. Au fort, il se boira de tout : urine, alcool de menthe, eau de cologne. Il voit le départ du dernier pigeon. Enfin, le commandant Raynal–avec sa canne-réunira les hommes valides : « *J'estime que j'ai fait mon devoir !* ». Ils chercheront par une sonnerie de clairon à signaler qu'ils se rendent.

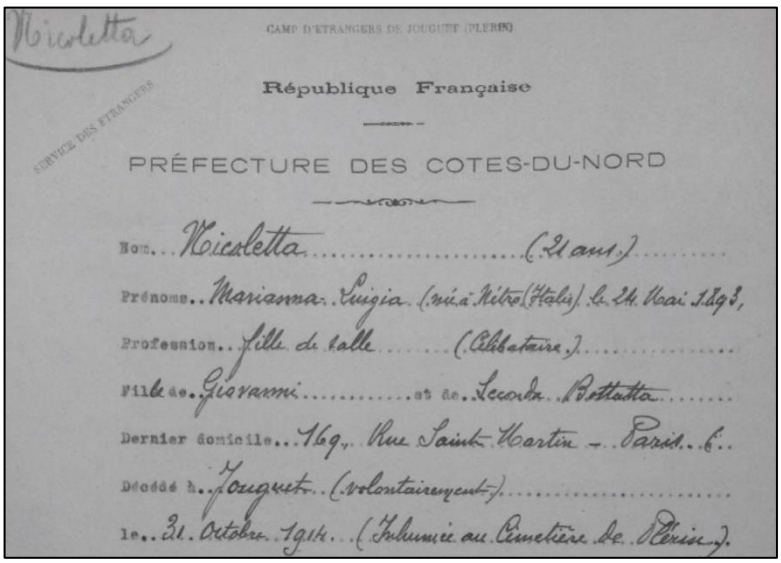
Au lendemain matin, après la sortie par un créneau d'une guenille blanche, les contacts commenceront. *On sortira du fort, boire le liquide « innommable » d'un étang puis des artilleurs ennemis nous donneront des seaux d'eau. Réunis en carré, les Allemands nous rendront les honneurs :* « Vous êtes de braves soldats ! ». (*L'officier allemand*) annoncera que « *votre chef a, ce matin, été promu officier de la Légion d'honneur.* » C'était en juin 1916. Tous prendront alors le chemin de la captivité, Ardennes, Doberlitz … »

Auguste Bouchard sera d'abord déclaré disparu au fort de Vaux puis la famille sera avisée le 21 août 1916 de son internement au camp de Wahn. Il sera libéré en décembre 1918.

À la recherche de Marianna. Une micro-histoire d'internement

Par Ronan RICHARD

Révélé au grand public par la synthèse de Jean-Claude Farcy alors que plusieurs chercheurs commençaient à se saisir du sujet à l'échelle régionale, l'internement des civils durant la Première Guerre mondiale reste toujours un front pionnier historiographique. Dans leur recension de cet ouvrage pionnier, des historiennes comme Annette Wieviorka et Annette Becker portent sur le sort des internés de la Première Guerre mondiale un jugement comparatif plaidant le caractère globalement enviable de leurs conditions de captivité. Certes, on peut tout à fait appréhender les camps suivant une analyse macro et en déduire qu'au regard des combattants des tranchées, d'une partie des habitants des départements occupés, des réfugiés des fronts de l'Est ou des populations arméniennes, les internés civils des dépôts français peuvent être regardés comme des nantis villégiaturant dans des cages dorées, des « paradis pour boches » aurait écrit la presse de l'époque. Objectivement, le taux de mortalité y resta ainsi bien inférieur à celui des populations civiles de l'arrière. Pour autant, l'histoire ne se construit ni sur des jugements de valeur, ni sur une hiérarchie de l'horreur et, au sein de ces dépôts où le sort des captifs s'est révélé en réalité très contrasté et parfois bien plus tragique que les photographies propagandistes de l'armée ne le laissent entrevoir, des drames se sont noués et des parcours de vies se sont brisés. Quand bien même ces faits restent anecdotiques, leur analyse permet de débusquer tous ces aspects méconnus qui révèlent la totalisation d'une guerre au cours de laquelle les civils connurent une victimisation aux multiples facettes. L'approche microhistorique peut ainsi nous apporter un regard plus incarné, plus humain, et dévoiler quelques fragments de vie qui méritent, sans effet de loupe ni surinterprétation, d'être sortis de l'angle mort de l'histoire. Il en va ainsi de l'histoire de Marianna Nicoletta.



CAMP D'ETRANGERS DE JOUGUET (FINISTÈRE)

Nicoletta

SERVICE DES ETRANGERS

République Française

PRÉFECTURE DES COTES-DU-NORD

Nom... Nicoletta ..... (21 ans.) .....

Prénoms.. Marianna. Luigia. (né à Nitro (Italie) le 24 Mai 1893,

Profession.. fille de salle ..... (Célibataire.) .....

Fille de.. Giovanni ..... et de.. Lecarda Bottatta .....

Dernier domicile... 169, Rue Saint Martin - Paris.. 6..

Décédé à.. Jouguet. (volontairement.) .....

le.. 31. Octobre. 1914... (Inhumée au Cimetière de Plérin.)

Acte de décès « officiel » de Marianna Nicoletta

« ***Prière à monsieur Sébert de vouloir bien m'adresser un certificat médical indiquant les causes de la mort de Melle Nicoletta, qui se noya dans la rivière Le Gouet*** »… En ce mois de janvier 1917, une certaine fébrilité règne en préfecture de Saint-Brieuc. Le 4 décembre 1916, le directeur de la Sûreté a réitéré son exigence de lui voir adresser tous les actes de décès rédigés en bonne et due forme et justifiant des causes de la mort de 18 internés du dépôt du Jouguet et de 7 autres du dépôt de Saint-Ilan. Or, un acte manque alors, celui de Marianna Nicoletta, internée au Jouguet et décédée par noyade volontaire le 30 octobre 1914.

L'embarras se devine, à peine dissimulé sous le flot des correspondances. L'administrateur du dépôt, Léon Sébert, ne peut recourir à ses propres souvenirs, ayant été nommé en janvier 1915. Cet acte existe assurément, puisque l'intéressée a été, si l'on en croit son dossier, inhumée au cimetière de Plérin. Faute d'en disposer, Sébert contacte le procureur de la République. Il se dit que l'acte, forcément rédigé par le docteur Cocura, affecté au dépôt, devrait toujours se trouver au greffe du tribunal. Las ! Le procureur est catégorique : « ***J'ai l'honneur de vous informer qu'il n'existe pas de certificat médical de joint au dossier concernant la mort de Melle Nicoletta, à Jouguet*** », répond-il le 11 février 1917. En désespoir de cause, le directeur du camp se rabat, d'une part, sur l'acte de décès, établi en mairie de Plérin le 6 novembre 1914 et fixant la mort le 4, et, de l'autre, sur le procès-verbal de gendarmerie, rédigé le 1er novembre 1914 par les gendarmes Burvingt et Fraboulet, de Saint-Brieuc. Dans leur rapport, ils consignent que la jeune italienne se serait jetée dans la rivière vers 22 h 30, malgré l'intervention du soldat Mercier, réserviste du 165e Régiment, de faction dans cette partie du camp, situé rive droite, en Saint-Brieuc. Cette version est corroborée par une autre internée, Anna Dellamaria. La gêne qui transpire des courriers de l'administration est compréhensible car ces versions, reconstruites a posteriori, se construisent sur un mensonge. Marianna, en effet, n'a pas été inhumée à Plérin. La preuve se trouve dans les listes des internés décédés fournies par l'entreprise A. Boschet, en charge de tous les transports de corps des internés décédés dans les dépôts du Jouguet et de Saint-Ilan. Dans son inventaire annexé à la facturation de ses prestations, nulle trace de Marianna Nicoletta. Si donc elle a été transportée sur Plérin, ce n'a pu être par la voie réglementaire. Et pour cause : deux témoins différents ont rapporté une toute autre version des faits. Dans le cahier 2 de son journal intime, rédigé le 8 novembre 1914, soit une semaine après les faits, Hugo Ringer relate ainsi l'événement : « ***Une jeune Italienne s'est suicidée en se jetant à l'eau pour échapper, si l'on en croît la rumeur, à l'insistance d'un soldat et aux conséquences de celle-ci. Le lendemain, son cadavre a été retrouvé dans le ruisseau, en aval de notre camp. Mais cette affaire n'a pas été vraiment ébruitée. La jeune fille a été retirée de l'eau puis allongée dans le champ, le corps nu seulement recouvert d'un drap avant d'être enterrée sans formalité.*** » En juin 1915, plusieurs mois après cette affaire, l'interné autrichien Eugen Kramer accrédite dans un courrier la version de Ringer, évoquant cette jeune femme qui, après s'être noyée, fut « ***enterrée dans un pré*** ».

Qui était Marianna Nicoletta ? Les sources éparses dont nous disposons permettent de dévoiler une jeune femme au parcours de vie visiblement chaotique. Elle voit le jour le 24 mai 1893 à Netro, petit village de la province de Biella, dans le Piémont italien. Elle s'exile en France, sans qu'on sache vraiment si la motivation était aventureuse ou si elle souhaitait échapper à une emprise familiale étouffante. Dans un courrier posté de Lausanne le 30 octobre 1914, et que Marianna n'aura finalement jamais lu, sa sœur révèle en effet les brouilles familiales à l'origine de sa présence en France, ajoutant ainsi : « ***Chère Maria, je te pardonne parce qu'après notre chère Maman, je n'ai plus que toi au monde, mais tu admettras que c'est bien de ta faute si tu en es réduite à cet état*** ». Installée à Paris, Marianna réside au 169 rue Saint-Martin et exerce comme fille de salle. Là, elle trouve l'amour et se fiance à un jeune Français qu'elle abandonne à la tragédie du front, sur le quai de la gare de l'Est, au cinquième jour de la mobilisation. Dans un courrier à sa sœur, elle exprime toute la souffrance que lui inspirent les souvenirs de ces jours sombres :

> « ***Je me rappelle le soir de la déclaration de guerre qui enthousiasma tous les cœurs exaltés. Je me rappelle toujours aussi la vision de la place de la République couverte d'une foule d'hommes, de femmes, d'enfants qui criaient tous avec enthousiasme : «*** Vive la guerre ! ***» Le cœur plein de tristesse, j'ai vu venir vers moi, pâle et livide comme la mort, mon fiancé. Qu'allaient devenir tous nos beaux rêves ! Il m'embrassa en sanglotant. Il me dit : «*** Que veux-tu, ma chère, on ne peut jamais compter sur rien ! Dans quelques jours, je serai peut-être forcé de partir à la guerre. ***» Il ajouta qu'il n'avait rien de plus cher au monde que moi, qu'il ne m'oublierait jamais, que s'il ne succombait pas pour sa patrie, nous serions heureux et que nous ne serions plus qu'un dans un seul cœur. Je le consolai de mon mieux, essayant de retenir les larmes qui me montaient du cœur. Les nuits passèrent, tristes … Je pleurais des larmes de sang. Le cinquième jour de la mobilisation, il me quitta. Avant de partir, il me consola de son mieux : «*** Au cas où je meurs dans la bataille***, me dit-il,*** prends cet anneau que je portais : il sera le gage de notre amour. Quand tu seras trop triste, quand ta pensée volera vers moi, tu regarderas ma photographie, elle te consolera, elle te rappellera les jours doux et heureux que nous avons passés ensemble. » »

Comme 60 000 autres civils, dont beaucoup vivaient et travaillaient en France depuis des années, Marianna découvre la captivité à l'usine du Jouguet, où elle est incarcérée début septembre 1914. Pour pallier au mieux la précarité extrême, a-t-elle tenté d'améliorer l'ordinaire et de s'introduire dans la maison de la sentinelle, ce micro havre de confort où résident alors, aux côtés de quelques familles aptes à acheter cette faveur, une poignée de ces « ***prétendues dames*** » dont Hugo Ringer supposait qu'elles gagnaient quelques privilèges en entretenant une liaison avec un soldat du corps de garde ? Nul ne le sait, pas plus qu'on ne découvrira les raisons profonde qui l'ont conduite à mettre fin à ses jours. La « psychose des barbelés » suffirait pour enterrer le dossier.

Mais les mensonges de l'administration interrogent. L'administrateur, comme le préfet, étaient forcément informés des rumeurs sur la dissimulation de son corps, le carnet Ringer comme le courrier d'Eugen Kramer ayant été traduits par un interprète. Quoiqu'il en soit, l'affaire Marianna questionne clairement l'internement des civils, cet impensé de l'avant-guerre. Mis en œuvre dans l'urgence, sans aucune base légale puisque le seul projet de loi discuté en 1913 excluait cette option, l'internement se caractérise d'emblée par ses nombreux dysfonctionnements. Dans un climat d'espionnite généralisé, les fonctionnaires chargés de décider qui interner et qui maintenir en liberté sont confrontés à un défi de taille. Peu au fait de la complexité de la question des nationalités, ils ne disposent que de critères d'appréciation très vagues, notamment lorsqu'il s'agit de définir le profil des « *suspects du point de vue national* ». Par ignorance, par peur de mal faire ou de laisser en liberté une dangereuse Mata Hari, le fonctionnaire lambda interne à tout va, convaincu que, de toute façon, la guerre ne durera pas. Ce prudent et confortable principe de précaution conduit à coffrer sans ambages des civils neutres, des marginaux, des individus à l'apparence ou au nom suspect etc. On interne des femmes aussi, par mépris pour ces Françaises qui ont choisi des « boches », qu'elles soient épouses ou femmes « douteuses », par peur sociale ou morale des demoiselles émancipées ou des étrangères suspectes que l'on fantasme déjà en espionnes sensuelles et sulfureuses.

Marianna, la jeune italienne aventureuse, même liée à un combattant français, n'échappe pas à cette prévention, cochant presque toutes les cases de la suspecte idéale. En témoigne son dernier courrier, contant son arrestation en août 1914 :

> « ***Un beau matin, en sortant, vers les neuf heures, pour faire mes commissions, comme d'habitude, j'aperçus une grande foule qui stationnait dans la rue. Attirée par la curiosité, je m'approchais d'un groupe quand, subitement, je me sentis saisie par deux agents de police qui me donnèrent l'ordre de les suivre. Je protestai avec excitation ; alors ils m'insultèrent presque et me conduisirent à la gendarmerie où je passai plus de trois heures qui me semblèrent une éternité. Enfin, plusieurs personnes me firent monter dans une voiture de prisonniers et m'amenèrent au dépôt. Plusieurs jours après, je comparaissais au banc des criminels. Je pouvais à peine me tenir sur mes jambes ; j'avais la tête lourde de fièvre. On m'interrogea. Je répondis avec modération, présentant ma défense comme un avocat … et je m'attendis condamner à la peine de quinze jours de prison. En entendant la sentence, je crus que j'allais tomber, je voulus crier mais ma gorge était desséchée : je n'avais plus de voix. Les agents qui me voyaient passer me regardaient comme une criminelle. J'aurais voulu fuit cette terre pour toujours ; j'aurais voulu mourir pour ne plus souffrir.*** »

Comme toute analyse microhistorique, l'histoire de Marianna ne peut prétendre à la représentativité qu'additionnée aux milliers d'autres parcours de vie subitement interrompus, stoppés net par une guerre vite devenue totale, victimisant en masse les civils et foulant aux pieds, sans aucune base légale ni morale, les droits de ces populations stigmatisées pour leur altérité, bien plus que pour leur dangerosité objective. La synthèse exhaustive de ces atteintes aux droits des gens reste encore à faire. Dans l'attente, l'histoire de Marianna mérite un livre, en préparation, tant elle ouvre de portes instructives sur ce pan encore méconnu de l'histoire de la guerre.

Des familles douloureusement endeuillées (suite et hélas non fin).

par René RICHARD.

Dans mes échanges avec des anciens combattants, les thèmes de la mort et du deuil familial sont souvent revenus. On a du mal à imaginer les angoisses qui hantaient les gens de l'arrière et les traumatismes qui ont bouleversé des milliers

de familles. Peut-on se représenter les visites du maire des petites communes rurales venant annoncer à des épouses ou à des parents le décès d'un mari ou d'un fils. Certains édiles ne purent s'habituer à cette terrible démarche et se firent alors accompagner par le curé de la paroisse. Si, dans l'évocation de la Grande Guerre, le fracas et la fureur des combats sont souvent décrits et racontés, on s'attarde peu sur les hurlements et les sanglots des proches à qui avait été infligée la nouvelle de la mort d'un être cher. Pour ma part, j'ai encore en mémoire les cris déchirants d'une voisine à qui on venait d'annoncer le décès de son fils en Algérie. Cette scène, assez rare pendant ce dernier conflit, fut hélas presque banale pendant la Grande Guerre. Si des centaines de milliers de familles furent endeuillées par le mort d'un des leurs, nombreuses furent celles qui vécurent cette effroyable épreuve deux fois, trois fois et même plus. Nous avons déjà abordé à plusieurs reprises ce thème douloureux[6]. Les exemples de ces tragédies familiales pourraient hélas être multipliés. Mes recherches sur les communes de l'ancien arrondissement de Loudéac (22) m'ont ainsi révélé que deux d'entre elles furent ainsi dramatiquement touchées.



Plaque de l'église du Cambout – Cliché privé

La commune du CAMBOUT (canton de La Chèze) comptait 1 131 habitants en 1911. Le Livre d'Or du ministère des Pensions retient 50 noms pour cette commune alors que la plaque d'église en totalise 63. Le monument communal, fort récent, ne porte aucune liste.

[6] Voir, entre autres articles, Coulon Jean-Yves, « Le plus lourd tribut familial de Bretagne à la guerre », *Bretagne 14-18*, n° 14, été 2000, pp. 10-11 – Le Berre Alain et Richard René, « Les fratries décimées de Plozévet (29) », *Bretagne 14-18*, n°70, décembre 2014, pp. 6-8 – Coulon Jean-Yves et Ricahrd René, « Un artiste breton éprouvé et favorisé par la guerre : le sculpteur Élie Le Goff », *Bretagne 14-18*, n° 100, mars 2022, pp. 18-21. Et, nous rappellerons également notre contribution sur les familles de Saint-Trimoël parmi lesquelles la famille de la veuve Ramel qui perdit 5 de ses fils sur 7 et ses 2 gendres (in *La commune de Saint-Trimoël (Côtes-du-Nord) dans la guerre 1914-1918*, - « Drames de familles de Saint-Trimoël », pp. 35-42).

♦ **Auguste Brajeul**, laboureur, et **Anne-Marie Martin**, ménagère, avaient élevé 9 enfants, 5 filles et 4 garçons. Ces derniers furent tous appelés au combat pendant la Grande Guerre : aucun n'en revint.

- **Auguste**, 34 ans, soldat au 25e Régiment d'Infanterie, disparut en Artois, à Écurie, le 12 juin 1915.
- **Hippolyte**, 25 ans, soldat au 147e R.I., fut tué à l'ennemi le 5 août 1915 à la tranchée de Calonne, près des Éparges.
- **Désiré**, 32 ans, soldat au 1er Régiment d'Infanterie Coloniale, subit le même sort funeste le 12 août 1915 à Vienne-le-Château.
- **Hyacinthe**, 29 ans, soldat au 272e R.I., fut tué à l'ennemi le 9 octobre 1915 à Tahure.

À la fin de cette terrible année 1915, Auguste Brajeul et son épouse portaient le deuil de leurs 4 fils.

♦ **Mathurin Ganne et Mathurine Le Texier**, laboureurs, avaient eu 7 enfants, 1 fille et 6 garçons. La fille, Marie-Mathurine, décéda à l'âge de 5 mois ; un des fils, Prosper, ne vécut que 3 semaines.

- **François**, futur prêtre, 25 ans, soldat au 71e R.I. fut une des victimes des combats du 5 octobre 1914 à Neuville-Vitasse.
- Le 25 novembre 1914, **s**on frère **Joseph,** soldat au 271e R.I., était à son tour tué à l'ennemi à Souain.
- **Firmin,** dernier frère en ligne, soldat au 94e R.I., tombait à son tour le 13 juillet 1915 au bois de la Gruerie.

Des 5 frères Ganne mobilisés pendant la guerre, deux échappèrent à la mort. Mathurin, aîné, 36 ans en 1914, était infirmier militaire. De Jean-Baptiste, 31 ans à la mobilisation, nous savons peu de choses, si ce n'est qu'il est décédé en 1964. Le père, Mathurin, ne survécut que peu à ses fils puisqu'il décéda le 12 janvier 1918.

♦ Nous ajouterons pour compléter ce nécrologe communal du Cambout presque ordinaire pendant cette guerre, les décès des frères **Boschet** Pierre et Désiré (3 filles et 3 fils : 2 tués à la guerre) et **Baron** Jean-Marie et Ange-Marie. (3 filles, 5 fils : 2 morts à la guerre, 3 réformés).

La population de **la commune de COËTLOGON** (également canton de La Chèze) s'élevait à 743 âmes en 1911. Nous notons aussi une différence entre la liste du Livre d'Or (35 Morts pour la France reconnus) et celle du monument aux morts (44 noms).

♦ **François Carmoy,** cultivateur, et **Marie-Louise Jossé**, ménagère, avaient eu 6 enfants, 2 filles et 4 garçons. Aucun de ceux-ci ne revint des champs de bataille.

- **Alexandre**, le benjamin, 21 ans, soldat au 89e R.I., tomba à Sorbey (Meuse), le 25 août 1914.
- Quatre jours après, le 29 août 1914, **Louis**, 23 ans, soldat au 47e R.I., fut déclaré tué à l'ennemi au combat d'Audigny (Aisne).
- **Joseph**, 29 ans, soldat dans un régiment d'infanterie coloniale (lequel ?) fut porté disparu à Maubeuge le 7 septembre 1914.
- **Jean-Marie**, 25 ans, sergent au 19e R.I., tomba le 17 décembre 1914 à La Boisselle.

À la fin de l'année 1914, les époux Carmoy n'avaient plus aucun de leurs 4 fils. On n'ose imaginer leur détresse.

♦ **Augustin Thauron** (parfois prénommé Auguste et parfois orthographié Thoron), et Marie-Françoise Le Moy (patronyme Moy dans certains actes et prénoms Marie-Joseph ou Marie-Françoise ou Françoise) furent les parents de 7 enfants, 2 filles et 5 garçons. De l'un des garçons, le second, Henry, nous savons peu de choses ; je ne l'ai retrouvé dans aucun registre matricule militaire. Le troisième fils, François, a fait toute la campagne sans dommage signalé, d'abord au sein du 71e R.I. de Saint-Brieuc puis, à partir du 2 mars 1918, avec le 17e R.I.T. Les trois autres frères connurent des destins plus tragiques.

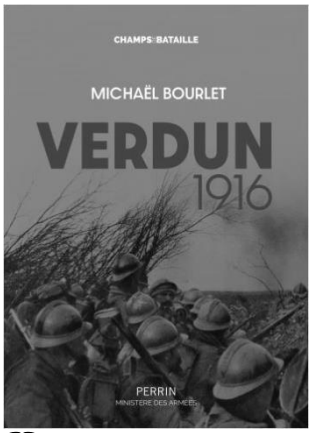
- L'aîné, **Jean-Marie**, 38 ans, soldat au 74e R.I.T., mourut intoxiqué par les gaz du 22 avril 1915 à Boesinghe.
- **Augustin**, 25 ans, soldat au 41e R.I. a été déclaré « tué à l'ennemi » le 30 juin 1915, au nord d'Arras.
- Le benjamin des fils, **Francisque**, soldat au 15e R.I., fut fauché par un tir ennemi le 17 novembre 1917 au bois de Carspach en Alsace.

Marie-Françoise Le Moy fut seule à supporter l'effroyable chagrin de la perte de trois de ses fils : elle était veuve depuis le décès de son mari le 14 octobre 1905.

♦ Une autre famille de Coëtlogon fut aussi durement affectée par cette guerre. Le couple **Rouillard** y perdit en effet deux fils, Pierre et Joseph (6 enfants dont 4 garçons, tous engagés au front : 2 tués au combat)

Bibliographie.

🕮 ABBAL Odon, *Les prisonniers de guerre français dans* l'Illustration *(1914-1919)*, Paris, L'Harmattan, 2023, 250 pages, 25,50€.



🕮 BOURLET Michaël, *Verdun 1916*, Paris, Perrin, 2023, 384 pages, 25,00€ (signalé par Ronan Richard),

🕮 BRAS Jean-Philippe, *La mort de guerre lasse, les carnets de Paul Foucard (1914-1947)*, Paris, L'Harmattan, 2022, 414 pages, 39€.

🕮 Collectif (direction, Catala Michel, Jeannesson Stanislas), *Les États-Unis en France et en Europe (1917-1920), Circulation et diffusion des idées et des savoirs*, Rennes, P.U.R., 2022, 334 pages, 25€.

🕮 Collectif, *Infirmières*, Milan, Silvana éditorial, 2023, 184 pages, 25€.

🕮 DALIGAULT Firmin, *Carnet de guerre d'un avocat normand*, Avon-les-Roches (37), Lamarque édition, 2023, 384 pages, 26€.

🕮 DENECE Éric, *Renseignement et espionnage pendant la première guerre mondiale*, Paris, Ellipses, 2023, 576 pages, 29,50€

🕮 DU PASSAGE Emmanuel, *6 frères dans la Grande Guerre, les lettres des Teilhard de Chardin en 1914-1918*, Villers/Mer (14) Pierre de Taillac, 2023, 400 pages, 22€ (signalé par Jean-Yves Coulon).

🕮 FAVIN LÉVÊQUE Jean-Claude, *L'origine de la guerre, les sciences de l'homme et la violence collective (XIX^e^ – XXI^e^ siècles)*, Paris, L'Harmattan, 2023, 440 pages, 45,00€

🕮 GASTELLIER Maurice (mis en page par Joël Thierry), *Je t'écris dans le fond d'un trou*, Rennes, P.U.R., 2023, 32€

🕮 GOBO Emmanuel, *Maurice Barrès, le grand inconnu 1862-1923*, Paris, Tallandier, 2023, 688 pages, 27,00€ (signalé par Jean-Yves Coulon).

🕮 HORNE John, KRAMER Alan, *1914, les atrocités allemandes. La vérité sur les crimes de guerre en France et en Belgique*, Paris, Tallandier (poche), 2023, 688 pages, 12,50€ (réédition).

🕮 JACQUET Benjamin, *Les malades de la Grande Guerre*, Paris, Ellipses, 2021, 264 pages, 24€.

🕮 OTTO Ernst, *La bataille du Bois Belleau vue par les Allemands*, Paris, L'Harmattan, 2023, 104 pages, 13€.

🕮 RENARD Jacques, Marcel, *Les prisonniers allemands en mains françaises durant le premier conflit mondial (1914-1920)*, Paris, SPM Lettrage, 2023, 280 pages, 18€.

(sur ce thème fort peu abordé de la captivité des prisonniers de guerre allemands en France, nous rappelons la thèse de notre ami Ronan Richard, soutenue en 2004 sous le titre *La nation, la guerre et l'exilé*).

🕮 Signalé par D. Richard-Maupillier : LAPARRA Jean-Claude « Walther Rathenau, celui qui a permis à l'Allemagne de tenir. Aspects paradoxaux de la société et de l'armée allemandes au début du XX^e^ siècle », *Mémoires de l'Académie nationale de Metz*, 2022.

BRETAGNE 14-18
Association de recherches et d'études historiques sur la vie des Bretons dans la Grande Guerre
Bulletin de liaison et d'information
ISSN. 1240-5396
Directeur de la publication: René RICHARD
Contacts association : Bretagne 14-18, 14-Bel Horizon, Plessala, 22 330 – Le Mené
Bretagne 14-18, 6-allée des Bruyères, 22 300 - Lannion